

Revue  
internationale  
d'éducation de Sèvres

## Revue internationale d'éducation de Sèvres

57 | septembre 2011  
Le plaisir et l'ennui à l'école

---

### L'école, le plaisir et l'ennui

*School, pleasure and boredom*

*La escuela, el placer y el aburrimiento*

**Mona Ozouf**

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ries/2069>

DOI : 10.4000/ries.2069

ISSN : 2261-4265

#### Éditeur

Centre international d'études pédagogiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 51-54

ISBN : 978-2-85420-592-3

ISSN : 1254-4590

#### Référence électronique

Mona Ozouf, « L'école, le plaisir et l'ennui », *Revue internationale d'éducation de Sèvres* [En ligne], 57 | septembre 2011, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ries/2069> ; DOI : 10.4000/ries.2069

---

## L'école, le plaisir et l'ennui

Mona Ozouf

L'ennui à l'école, pour comprendre quel tourment il peut être, il m'a fallu attendre longtemps : le témoignage, au reste involontaire, d'un garçon que je connais bien, retour, après des études erratiques, de sa première journée d'apprenti photographe. Émerveillé, il avait confié n'avoir pas une fois regardé sa montre au long de la journée. En classe, il la consultait sans cesse, toujours déçu de la voir se mouvoir si lentement, comme paralysée, incapable, lui semblait-il, d'atteindre midi moins dix, ou cinq heures moins dix, heures bénies, promesses de libération imminente. Au sortir de cet enlèvement quotidien, qui dura d'interminables années, Il venait de découvrir qu'une journée pouvait couler, heureuse : l'activité avait la vertu, au sens plein du terme, de tuer le temps.

Découverte pour moi aussi : je mesurais quelle souffrance avaient pu représenter pour lui les années scolaires. Et mêlée d'étonnement, tant l'école, dans mon expérience, était synonyme, non d'ennui, mais de plaisir, voire d'enchantement. Je sais à quel point ce récit peut faire sourire : aux yeux du souvenir, le temps scolaire est séduisant, et la reconstruction attendrie de l'enfance est une illusion coutumière à ceux dont l'âge, aux dires de Chateaubriand, fait des « traînards dans le monde ». Et je parle en effet d'une époque lointaine, et d'un temps enfantin archaïque, marqué par le dénuement. Autour de moi, fort peu d'images, les livres eux-mêmes n'accueillaient que de maigres vignettes ; fort peu de bruits, le silence des maisons habitées par le chagrin ; encore moins de rencontres, jamais une visite, nulle convivialité enfantine : inimaginables, les goûters d'anniversaires, les soirées pyjama des enfants d'aujourd'hui.

Dans l'atmosphère raréfiée de ce monde enfantin, l'école était la merveille. Un monde plein à craquer : la cour occupée et traversée par les courses, les poursuites, la corde à sauter, la main chaude, les quatre coins, les billes ; dans la classe, la représentation permanente que donnent les voisines de table, dans leurs emplois canoniques : l'étourdie, l'effrontée, la bonne copine, la rêveuse ; les maîtresses elles-mêmes, figures d'une autorité débonnaire, et jamais contestée ; le rituel des exercices qui scandent la journée, et vous font passer sans qu'on en ait conscience du petit matin à la soirée. Enfin, et plus que tout, le clin d'œil que l'école adresse, au-delà des murs, au vaste monde. L'école, pour l'enfant démuné, recèle tout ce qu'il ne connaît pas, et le tient pour lui en réserve. Passent dans les dictées, dans les livres de lecture, des petits parisiens qui mangent des marrons dans la rue ; des petits auvergnats qui sabotent, encapuchonnés, vers leur école, dans un paysage de sapins lourds de neige ; des enfants bienheureusement pourvus de parents voyageurs qui font pour vous le tour de

la France, ce tour qu'on peut suivre sur les grandes cartes affichées aux murs et qu'on regarde l'année durant : vous avez beau être assis à votre banc, vous êtes assuré de pouvoir aller dans tous les lieux qu'elles désignent, vous vous savez relié, vous avez de quoi nourrir vos rêves. Bref, j'ai beau avoir croisé dans mes lectures beaucoup d'écoliers maussades aux yeux éteints, aucune des images associées à l'ennui scolaire, l'enfermement, la monotonie des apprentissages, la férule, ne trouve sa place dans ce que le mot école évoque spontanément pour moi.

Vision irénique de l'école comme source de plaisirs réels et attente de plaisirs différés ? Elle paraît si évidemment être le fruit d'une enfance particulière qu'une réflexion générale n'en saurait rien tirer. Elle ne m'est pourtant pas propre. C'est celle d'autres enfants solitaires, grandissant dans un monde pauvre, comme le Camus du *Premier homme*, ou comme Péguy, émerveillé de voir tout le monde végétal, tout le monde animal, sous la forme de grands tableaux colorés, entrer en gloire dans sa petite classe, « ce nid rectangulaire, administratif, solennel, et doux ». Et je pense aussi à la perplexité de Julien Gracq : comment, s'interrogeait-il, expliquer le fait que le collègue, souvent religieux, évoque dans la littérature française une géhenne, murs humides des pensionnats casernes, eau glacée des lavabos collectifs, interminables trimestres, jours qu'on barre rageusement, raccourcissant d'autant sa vie, quand la communale de Jules Ferry, elle, ouvre sur un monde enchanté ? À qui, à quoi doit-on ce climat poétique, fleurissant de manière inattendue dans une architecture scolaire sans grâce ?

Dans l'opposition qu'établit Julien Gracq entre le collège et la communale compte sûrement le contraste entre l'enfermement funèbre de l'internat et l'échange journalier de l'école de village entre le dedans et le dehors. Mais l'essentiel n'est pas là. Le plaisir scolaire avait sa source principale dans le privilège, alors indisputé, de l'école : dans un monde de la rareté, elle était seule à promettre le dépaysement, à faire entrevoir une vie plus large et moins prosaïque, à étaler sous les yeux enfantins de modestes merveilles. Elles viennent aujourd'hui aux enfants par d'autres canaux, plus faciles, plus évidents. Elles passent par l'assaut permanent des musiques et des spectacles alléchants, plus immédiatement satisfaisants que les mots. Et leur éclat est tel qu'il fait douter de l'utilité de l'école, monde de la parole.

Tel était bien le sentiment exprimé par l'adolescent que l'apprentissage délivra du souci de la montre. Il avait toujours eu, disait-il, la sensation d'être rivié à sa table – alors même qu'il bouillait d'impatience juvénile –, et d'être enseveli sous des flots de paroles. À quoi pouvaient-elles bien servir ? Il ne s'agissait pas de les appliquer à quelque projet, à peine de les engranger. On lui demandait seulement, lui semblait-il, d'attendre que « ça se passe ». Et à cette demande il n'opposait, ce qui aurait pu être fécond, ni rage ni colère, mais passivité et résignation à ce qu'imposent les adultes : la pire forme de l'ennui.

Mais il y a un autre ennui, avec lequel j'ai fait connaissance, non à l'école, mais dans l'école. Car l'école était aussi ma maison et de cette maison on ne sortait guère. Et si les journées de classe passaient comme le vent, en revanche dès le jeudi, dès le dimanche matin, la journée semblait s'allonger devant moi, interminable, symbolisée par la cour déserte, veuve de jeux et de cris : l'envers de l'école, et dans l'école même. Espace maussade dans lequel il n'y avait plus rien à voir, temps immobile dans lequel il n'y avait plus rien à attendre. C'était une souffrance particulière, jamais exprimée, car un mystérieux interdit retenait le « je ne sais pas quoi faire » de franchir mes lèvres. Sans doute avais-je compris que cette plainte resterait incoutable : les adultes, à cette époque, ne paraissaient pas obsédés par les « activités » dont ils gavent aujourd'hui l'emploi du temps de leurs enfants, la danse succédant à l'escrime, la guitare au poney, sans intervalle ni « temps mort ». Ils ne s'ingéniaient pas à éviter aux enfants l'expérience douloureuse de l'ennui.

La crainte de l'ennui enfantin, et plus encore adolescent, certes, n'est pas chose nouvelle. L'ennui a passé de longue date pour le réservoir des pensées mauvaises. Il fallait que les mains – celles des filles, en particulier –, fussent toujours occupées, même si l'exercice n'empêchait nullement la pensée (des pages savoureuses de Colette sur le danger moral de la couture en témoignent), de s'égarer sur des chemins douteux, vers des contrées suspectes. La vacuité de l'ennui, fruit de l'oisiveté, paraissait la mère du vice. « Qui ne pense à rien, pense à mal », disait Saint-Just. S'ennuie-t'on aujourd'hui plus qu'autrefois ? Je ne sais pas répondre à cette question. Mais il est sûr que l'ennui est beaucoup moins toléré. Par les enfants, qui clament leur ennui avec une véhémence nouvelle. Par les adultes, qui se rassurent de voir des enfants affairés. À tous, l'ennui paraît tantôt une tare, tantôt un châtement.

L'est-il pourtant ? La cour déserte, dans la torpeur des jeudis et des dimanches, ou dans la vacance engourdie de l'été, c'était l'absence des autres, mais la présence à soi. Car la première vertu de l'ennui était d'instaurer, dans l'étonnement, parfois le trouble, le tête à tête avec soi-même ; de faire prendre conscience du simple sentiment d'être, si souvent recouvert, dans l'existence quotidienne, par l'urgence du faire. Loin d'être une pure négativité, cet ennui enveloppait une découverte positive. Rien à voir à l'extérieur de soi, sans doute. Beaucoup à voir, en revanche, à l'intérieur. À celui qui se plaignait de n'avoir rien « fait » de sa journée, Montaigne objectait : n'avez-vous pas vécu ? Et n'est-ce rien d'être ? Pas de conscience de soi sans rêverie, et même, sans rêvasserie, activité injustement décriée. Il faudrait donc faire l'éloge de l'ennui, qui renferme un cogito silencieux, plus décisif encore que l'autre.

Une autre vertu de l'ennui est la puissance d'appel qu'il recèle. L'angoisse du vide impose de lui trouver une parade : elle sert donc de tremplin à l'imagination, désigne un ailleurs, oriente vers l'échappée d'un projet. La promesse que l'ennui contient est loin d'être claire. Mais précisément : elle

appelle la réflexion, le déchiffrement, l'interprétation, l'invention. L'ennui se mue alors en son envers : une activité mentale, prélude à toutes les autres.

On comprend que l'ennui ait partie liée avec le goût des livres et lui donne si souvent naissance. Leur fréquentation réclame des biens devenus rares : le silence, si difficile à obtenir dans des lieux où bourdonne désormais un incessant commentaire musical ; la solitude, devenue insupportable à des adolescents reliés en permanence à leurs copains ; la patience et la longueur du temps, désormais intolérables dans l'exigence vorace du plaisir immédiat. Silence, solitude, lenteur, les vocables qui disent à la fois le tourment et la fécondité de l'ennui sont aussi les compagnons nécessaires de la lecture. Aussi est-ce un étonnement toujours renouvelé de voir attribuer l'inappétence de la jeunesse pour la lecture à l'incompétence des maîtres ou à l'inadaptation des méthodes de lecture. Ce qui barre l'accès au livre est plus profond et plus massif. Lire suppose des conditions devenues presque exorbitantes : ne pas céder à la consommation fascinée des images ; supporter d'être seul, car si on peut lire côte à côte, on ne lit pas ensemble ; accéder au plaisir de l'ennui.

Comment réintroduire dans les vies enfantines la fécondité du bon ennui ? Cette question apparemment simple recèle un monde de difficultés, et supposerait d'avoir trouvé réponse aux mutations profondes de la société et de l'école. Au moins peut-on suggérer aux parents et aux maîtres de ne pas craindre l'ennui ; de cesser d'en faire l'emblème de l'échec : celui de leur éducation, pour les premiers ; de leur enseignement, pour les seconds ; d'abandonner la tâche écrasante et chimérique de faire advenir un monde sans ennui. Au lieu de rêver de chasser tout ennui de l'école, mieux vaudrait se mettre à l'école de l'ennui.